

Parfois
Je suis en train de serrer un boulon
Et
En un éclair
Je sens la longue queue
Sur laquelle je prends appui
Pour casser la noix
Avec un silex

Tout à coup je cesse
De penser à ce truc blessant
Qu'Ernest m'a dit hier
À mon rendez vous de dix-huit heures avec
Germaine et son insupportable babil
Il n'y a plus que cette nom de dieu de noix
Qui me résiste

Je vais devoir inventer le casse-noix
Et tout le carrousel va se remettre à tourner

Ode
Ô
Fesses
Ogresses
Bipode
Dunes
Qui frémissent comme lune
sur l'eau

Et donnent à l'impécune
De la thune

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Les feuilles tombent
Les enthousiasmes
Les rêves
Les illusions
Les idéaux
Les espoirs
Aussi
Doucement
En voletant un peu
Comme la perdrix après la chevrotine

Il va ne rester
Que la réalité criante de la forme
Et tout ce qu'on ne m'a pas dit

C'est beau pourtant
Ce qui reste
Ce squelette calligraphié sur le ciel gris
Et puis

C'est vrai

la corde a cassé
je tombe
ça n'en finit pas
d'être entre deux
les mains vides
sans plus rien à
étreindre
accepter le sol qui approche
en pensant bien que là
dans l'instant suspendu
il ne se passe rien
que de toute façon
la vie est cette longue chute
cet arrachement continu qui permet ce qui sera

y compris l'impact

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Le soleil fait son regard roux de renard
Il glisse par en dessous
Son rayon rase-motte
La haute haie se fait vitrail d'or et de cuivre
Et
Interminables
Les ombres se font rayures sur les prés
Mes pas inlassablement les tricotent

Visiblement
Cela n'a aucun sens

Mais cela en a-t-il un quelconque besoin ?

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

La vie ne m'a rien demandé
Surtout pas mon avis
Elle m'a pondu
Étiré
Bousculé
Trituré
décortiqué

Et moi
Comme un con
Je me suis laissé faire
J'ai suivi ses caprices
Sans trop rouspéter après tout

Si bien qu'aujourd'hui
J'en suis rendu là où je ne croyais jamais aller
Au bout d'un chemin qui n'a
Ni queue
Ni tête
Avide seulement
De remplir encore mes yeux du royal décor qu'elle plante
Derrière la tragi-comédie qu'interprètent fort mal
Les humains

Je ne ressens rien
Je devrais
Hein
Je devrais m'émerveiller
M'ébouillir d'extase
Me stupéfier le dedans
Embrasser le monde

Eh bien
Je ne peux pas
Tout simplement

Je suis déjà ailleurs
Je suis déjà parti
Je vous baise
Les mains

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Bonjour vous
Quelle idée de n'être pas moi
Vous me paraîtriez moins incongrus
Vous m'emmerderiez moins

En même temps, sans vous, je ne saurais même pas que je suis moi

Sans vous, je n'aurais que mes pieds à contempler
Il n'y aurait pas de conflit pour me distraire
Pas de smartphone
Ni de cocotte minute
Ni de tous ces trucs qui rendent la vie plus confortable que dans la grotte
Ni rien d'aussi chouette à toucher qu'une peau de fille

Je serais condamné
À ne réfléchir que sur moi.
À n'engueuler que moi
À me masturber
À m'ennuyer
Privé du zoo
Et des autres

S'il vous plaît
Soyez
Encore un peu

Ô vous

Parfois me reprend
La grande illusion d'avant les choses
Le besoin de la serrer dans mes bras
Jusqu'à abolir la frontière de nos viandes
Parfois me prend le besoin d'être siamois
Avec toi
Avec le monde

Parfois me reprend
La grande faim de l'un
.
Et puis
Très vite

Je sais

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Le jour a mis une demi-heure à se lever.

Avec autant d'enthousiasme que moi.

À se traîner, s'étirer, bailler. Frissonner serait plus exact.

Nous sommes gris souris et sans enthousiasme, tous les deux, prêts à laisser passer patiemment les quelques heures de la longue somnolence qui nous sépare du coucher, du sommeil, de la bienheureuse et tiède inconscience qui permet d'attendre le printemps.

La terre, elle, ne lève même pas une paupière. Elle a compris depuis longtemps. Elle hiberne. Elle fait la morte. C'est prudent. Avec tous ces connards qui lui grouillent dessus !

Le temps d'écrire ça et là leur se renforce. On commence à voir ses pieds (en se penchant un peu à cause du bide). C'est une pièce mal éclairée. Une pièce dont nous ne connaissons pas le scénario, dont le message nous est caché, les péripéties improvisées. Une pièce grise, encore une fois, avec des longueurs auxquelles nous tenons pourtant beaucoup. Où, à vrai dire, et quoiqu'on fasse, on finit toujours par être emmerdé... tout en voulant être emmerdé longtemps.

Une pièce où l'on veut être le roi d'une femme et où l'on finit par être son esclave. Où l'on veut désespérément le convivial et où l'on finit en ermite.

Où l'on espère le soleil et où l'on peste sur la brume.

Où l'on court sans arrêt après demain qui chante dans aujourd'hui qui grogne.

Où, si l'on a trouvé un brin de sagesse, on accepte qu'il n'y ait rien que de futile sinon cette aube et ce crépuscule, miroir tournant du temps et de la lumière.

De leurs ongles effilés
Les arbres
Interminablement
Griffent les nuages

Dans quel vain reproche fait au vent qui les renouvelle
Dans quel fol espoir de soleil
Dans quelle rage d'être morts

Savent-ils seulement
Que rester là sans bouger
Avec le temps
Va les ressusciter
Que sous leurs pieds
La terre gelée
Est enceinte

Que j'attends patiemment
Avec eux
Que je suis la seule conscience du cycle
Celle qui leur parle de sa voix chaude
Pour les rassurer

© Jean-Paul Clercq 2017 no copy no print no modification

Mer qui va et vient
Ciel qui fuit
Terre qui soutient

En l'air
Les oiseaux écrivent l'indéchiffrable

Où sommes-nous, bon dieu ?

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Il arrive que le besoin d'écrire se taise, que la vanité de tout se fasse évidence, qu'il importe simplement de vivre... Comme un animal.

Hein, Arthur R.?

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Sous-vêtement lilial
Buissonne la neige
Sur les poils pubiens conifères

Hiemale
Dans son coma profond
La forêt se fait Messaline

Ma main
Instinctivement
Caresse la fougère brune et glacée

Je la porte aux lèvres
Je suçote
Conscient de cette amorce de coït
Avec un simulacre
De la mort

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

L'entre branches nues paresse à s'éclaircir
Et le petit matin pèse de tout son ciel

Qu'ai-je fait pour mériter la longue punition des hivers
maussades
la longue leçon des ciels morbides où, comme un reste de vie
s'opalise une suggestion de lumière
Le lourd couvercle qui clôt l'éponge gorgée où moisissent des
arbres noirs et fantomatiques

L'âme est à l'unisson
Elle est buisson
d'épines
Tournées vers le dedans
Elle est
Amours perdus
Espoirs déçus
Et larme vague aux cils

Tenir

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Elles sont là les fêtes

Elles les affairent

Les gigotent

Les surexcitent

Les fébrilent

Les cavalent

Les goinfrent

Les emplissent

Les dégueulent

Les vident

Puis

Elles se répandent

Dans les égouts

Avant de se diluer

Pour un an

Dans la mer

Et le calendrier

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

De ses doigts décharnés
Le châtaignier
Laborieusement
Peigne la crinière affolée des nuages
Et moi
Le cul bien au chaud
L'œil gourmand
La narine ravie
Je le regarde s'échiner
En grillant ses enfants
Sans le moindre remord

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Le ciel s'est éclairci d'un quart de ton de gris.

On appelle ça l'aube.

Dans leurs abris les singes ne donnent plus signe de vie. Hier, ils ont fait ce qu'ils appellent la fête.

C'est à dire qu'au lieu d'aller dormir comme la nature le leur demandait, ils se sont bourrés de mangeaille jusqu'à en être un peu malades, qu'ils se sont empoisonnés les neurones à la drogue liquide et que maintenant, ils cuvent.

L'aurore, ou ce qui en tient lieu, indifférente, poursuit péniblement sa tentative de rendre le monde lisible.

Et moi je me demande encore et toujours ce que je fous là.

Heureusement qu'il ne fait pas très chaud et que je vais devoir me secouer pour allumer du feu. Ça occupe. Ça oblitère les pensées.

Entre-temps le ciel est devenu couleur d'acier poli. Je suis rassuré. Il se sera bien levé comme d'habitude. À voir son air, à voir le silence, un moment, j'ai cru...

J'inspire et je rentre en moi le monde
J'expire et je l'expulse
Je suis tantôt chez lui
Tantôt chez moi
Tantôt les nuages.
Qui sont la mer du ciel
Tantôt mon évidence

Assis
Face à un film
je
Me demande
Ce qu'il est

Ainsi passe le temps

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification